

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 28 (1890)  
**Heft:** 52

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** Coppée, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192023>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ein laus, qu'appoyivont contrè lo mouret, drâi à coté de la porta d'intrâie, que l'étâi rudo coumoûdo po portâ à medzi âi bêtions, kâ coumeint lè détaï avancivont dzouliameint, on poivè, lè dzo de pliodze, portâ la mètra et la vouedi dein l'audzo sein risquâ de sè molhi. Lè caïons sont dâi caïons, et sè pào bin qu'on ne cheintâi pas tant bon pè l'hotò; mà lè paysans sont pas asse délicats què cliâo fignolets de vela que sè bliossont lo naz quand passont découtè on fémé et on crâo de verin; na! dein lo veladzo l'odeu de 'na courtena est bouna à cheintrè, et quand lè valets vont couennâ per tsi 'na gaupa, cliâo qu'ont dâi chòquès que cheintont bin la bâoza, sont soveint lè preferâ, kâ l'est bon signo.

Ora, pour en reveni âo père Craquiet, on dzo que maillivè dâi rioûtè devant tsi leu, po fèrè dâi dzévalès, lo maidzo vint à passâ et s'arrètè onna mi po djazâ on bocon, kâ Craquiet étâi on homme de bouna reincontra; et tot ein dévezeint de çosse et de cein, lo maidzo lâi fâ:

— Sédè-vo, ami Craquiet, que n'est pas tant san et ni prudeint d'avâi dinsè voutrè z'éboitons tot proutso de voutron teni? (Lo teni, c'est ique iô on demâorè.)

— Eh bin, ne sé pas què vo derè, répond Craquiet; mà vouaïquè dza dâi z'ans et dâi z'ans que cliâo z'éboitons sont quie, et n'ein jamé z'u on caïon màlâdo!

Comment résister au désir de reproduire cette petite et délicieuse poésie de F. Coppée, qui nous tombe sous la main :

Les deux petites sont en deuil;  
Et la plus grande, — c'est la mère,  
A conduit l'autre jusqu'au seuil  
Qui mène à l'Ecole primaire.

Elle inspecte, dans le panier,  
Les tartines de confiture,  
Et jette un coup d'œil au dernier  
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid  
Où l'eau gèle dans la rigole,  
Et comme il faut que l'enfant soit  
En état d'entrer à l'Ecole,  
Ecartant le vieux châle noir  
Dont la petite s'emmitouffe,  
L'ainée alors tire un mouchoir,  
Lui prend le nez et lui dit : — Souffle.

## LA FILLE DU CAPITAINE

par MARC BONNEFOY

### III

Les deux femmes se mirent à sangloter, ce qui mit au comble l'exaspération du capitaine, qui n'aimait pas à voir pleurer.

— Des larmes, des sanglots! cria-t-il en se levant, voilà les femmes! Raisonner donc avec elles! Lorsqu'elles n'ont pas de bonnes raisons à nous donner, elles geignent, et nous sommes obligés de céder à leurs caprices pour ne pas être traités de brutes, de

tyrans!... Ah! je voudrais que tous les Chomards de la création fussent au diable!...

Et sa tirade finie, M. Marnot quitta la salle à manger, ferma violemment la porte derrière lui, et sortit pour aller exhaler sa colère sur les boulevards. Hortense, pâle et tout éplorée, se retira dans sa chambre, après avoir embrassé silencieusement sa mère immobile et consternée.

La pauvre femme resta longtemps seule, absorbée par sa douleur, cherchant par quel sacrifice elle pourrait ramener la paix et la joie dans sa maison, et déplorant son impuissance.

— Que puis-je faire? que puis-je dire? gémissait-elle, moi, triste mère placée entre mon mari et ma fille, entre ces deux êtres que j'aime autant l'un que l'autre et pour lesquels je donnerais ma vie? C'est moi que frappent tous les coups: quand Jules est irrité contre Hortense, ses éclats de colère me causent la fièvre; quand Hortense pleure, je sens ses larmes tomber une à une sur mon cœur.

Et pourtant il est bon, lui, je le sais. Malgré ses brusqueries, malgré les grondements de sa voix, je suis bien sûre qu'il souffre autant que moi. Lorsqu'il nous jette des paroles blessantes, c'est l'ardeur de son sang qui le pousse, mais il en a toujours des regrets. Hortense lui ressemble: elle est docile, obéissante; mais l'injustice l'aigrit, une trop longue contrariété l'exaspère.

Nous souffrons tous quand nous pourrions être si heureux!... Que faire, mon Dieu? que faire pour que la paix renaisse parmi nous? J'ai eu tort peut-être d'encourager ma fille dans son amour pour M. Alfred; mais comment aurais-je pu croire à tant d'opiniâtreté de la part de Jules, quand il s'agit du bonheur de notre enfant?...

Mais si je me trompais... Mon mari est un esprit juste, et j'avoue qu'à certains moments son aversion persistante pour le fils Chomard m'étonne... Oh! alors, alors quel coup pour ma pauvre Hortense! Enfin je ne sais à quoi me résoudre... gagner du temps, calmer Jules, consoler Hortense. Ne saurais-je donc que verser des pleurs inutiles! ne trouverai-je donc rien au fond de mon âme, dans mon amour de mère, pour sortir de cette situation douloureuse, pour réconcilier ces deux êtres qui souffrent en se faisant souffrir!...

Mme Marnot, dans ses craintes maternelles, s'exagérait les conséquences de l'altercation regrettable qui venait d'avoir lieu; la colère du père ne devait pas avoir plus de durée que la rancune de l'enfant. L'un se disait déjà: J'ai peut-être été un peu dur pour ma fille; l'autre s'accusait d'insoumission. Le lendemain matin, avant que le capitaine eût fini de s'habiller, Hortense arrivait timide auprès de lui; leurs regards se rencontrèrent... et soudain les voilà dans les bras l'un de l'autre. Papa, — que tu es bon! — Ma fille, ma chère fille! — Ils s'embrassaient avec tendresse; la mère s'épanouissait à ce spectacle comme si un rayon de soleil eût pénétré jusqu'à son cœur.

Pas la moindre allusion ne fut faite à la discussion de la veille, et la famille Marnot retrouva momentanément ses jours de joie et de calme. Par une sorte d'accord tacite, le nom d'Alfred n'était jamais pro-

noncé devant M. Marnot; on s'appliquait à choisir des sujets de conversation qui fussent au goût de tous; on évitait avec soin les questions irritantes, les retours vers le passé. La mère et la fille laissaient dormir leurs espérances, attendant tout de ce grand conciliateur, le temps.

Cependant Alfred, ayant été prié par Madame Marnot de s'abstenir de visites pendant quelques jours, s'informa auprès de la bonne, qu'il avait mise dans ses intérêts, et apprit ce qui s'était dit pour et contre lui. Il écrivit respectueusement à M. Marnot pour se le rendre favorable, et sa lettre gâta tout. Car lorsqu'une personne nous est fortement antipathique, nous prenons à mal toutes ses paroles, et le capitaine ne vit dans la lettre d'Alfred qu'une manœuvre destinée à forcer sa volonté. Il soupçonna même sa femme et sa fille d'une entente préalable avec le fils Chomard, et sa colère éclata à cette idée.

— Suis-je ou non le maître chez moi, cria-t-il à sa femme! Vas-tu encore encourager ta fille à me braver!

— Je te jure que tu te trompes, Jules; j'avais, au contraire, fait dire à M. Alfred de cesser ses visites jusqu'à ce qu'il te plût de le recevoir.

— Il ne me plaira jamais de le recevoir, et je vous défends de m'en parler: entendez-vous?

— Cependant, mon père...

— Pas un mot de plus, toi!

Cette évidente injustice froissa la jeune fille; elle répliqua timidement, respectueusement d'abord. Le capitaine s'emporta, frappa du pied. Hortense protesta encore et avec plus de fermeté. Son père s'oublia jusqu'à la menacer du geste. L'enfant irritée eut un mot de révolte, et quitta la place.

— Va-t'en, malheureuse! ne me pousse pas à bout, exclama M. Marnot, pâle de fureur! Je t'ordonne de cesser toutes sortes de relations avec ce Chomard. S'il se présente jamais ici, je le jette dehors!

— Jules! Jules! tu as tort, gémissait la mère au désespoir.

— Silence! tu m'ennuies, toi, mille tonnerres!

A partir de ce moment, un voile de tristesse se répandit sur la famille Marnot. La blessure qui avait déchiré le cœur d'Hortense était trop profonde pour se cicatriser promptement, et les efforts de la jeune fille pour appeler le sourire sur ses lèvres ne parvenaient pas à dissimuler sa contrainte. Or, la souffrance visible de l'enfant se reflétait sur les traits contractés du père et de la mère. Plus de ces douces causeries sans arrière-pensée, sans dissimulation. Les repas étaient silencieux et mornes; parfois Mme Marnot ou son mari cherchaient à faire diversion à leur chagrin en racontant une anecdote, en provoquant l'attention sur les événements du jour; mais la conversation tombait bientôt et rien ne parvenait à rasséréner les visages troublés et mélancoliques.

D'habitude, après le dîner, Hortense passait le bras sous celui de son père, et tous deux, lentement, causant avec gaieté, faisaient le tour de leur petit jardin, regardant les fleurs s'épanouir, écoutant gazouiller le